

TOM CLEARLAKE

Le Seuil

MOONLIGHT

Du même auteur

L'Essence des ténèbres

Tréfonds

Avides

Sans retour

Signatures

Le Seuil

ISBN : 9782956131601

©Moonlight éditions 2024

Couverture : Tom Clearlake

Dans la vie, mieux vaut s'attendre au pire.

Harlan Coben.

Lundi 11 décembre 2023

Le jour peinait à se lever sur la ville, retenu dans le linceul d'une nuit possessive. En plein centre du quartier des affaires, un ballet de lueurs bleues se jouait au pied d'une tour de verre. Deux véhicules de patrouille venaient de stopper devant l'entrée. Les agents en uniforme s'étaient déployés au pas de course autour du bâtiment, leur chef y était entré, accompagné d'un de ses hommes. Un moment plus tard, le gyrophare d'une berline noire vint ajouter sa touche de saphir sur le miroir du building. À son bord, deux officiers de la criminelle tirés de leur lit après l'appel du commissariat central.

Le capitaine Loubet s'extirpa lourdement du siège passager de la 508. Le regard gris du colosse, qui avait vu tout ce qu'un homme pouvait voir en matière de crime, se porta vers les hauteurs de l'immeuble. Il ajusta ses lunettes sans parvenir à distinguer vraiment le sommet du bâtiment. Les lignes se perdaient dans un flou obscur, alourdi d'humidité et de particules.

– Magnifique. J'espère que les ascenseurs fonctionnent.

– Au pire, ça nous fera un peu d'exercice matinal, répliqua le lieutenant Agostini en sortant du véhicule.

La tour *Incity* défiait le ciel lyonnais du haut de ses deux cents mètres. L'édifice ultramoderne abritait essentiellement des bureaux.

Cette nuit-là, sur la portée de cette partition architecturale en apparence parfaite, une fausse note venait d'être jouée. Au vingt-troisième étage, un agent d'entretien avait découvert le corps d'un homme mort, gisant sur la moquette d'un open space.

Le chef de bord de la patrouille vint à la rencontre des deux officiers.

- Vous avez vu quelque chose ? lui demanda Loubet.
- Pas un chat, capitaine.
- L'employé de nettoyage est toujours sur place ?
- Dans une salle du rez-de-chaussée.
- Bien. Faites-le attendre. On l'entendra après.

Les trois hommes entrèrent dans le vaste hall. Un agent de sécurité les rejoignit et leur fit passer la barrière de contrôle automatisée. Embarrassé était un faible mot pour décrire l'état du grand Black dont le visage luisait de sueur dans l'éclairage d'urgence. Le capitaine lui demanda, en évitant de lui mettre davantage de pression :

- Avez-vous visionné les enregistrements de la vidéosurveillance ?
- Ils sont en train de le faire au bureau, monsieur. Je vous communique tout ce qu'on a dès que c'est fait.
- Très bien.

Désemparé, le vigile resta planté face à l'officier de police.

- C'est bon, vous pouvez y aller, lui intima ce dernier.

L'homme fila vers la sortie, le poids de la culpabilité sur les épaules. Les trois policiers entrèrent dans un ascenseur. Une musique d'ambiance émanait des haut-parleurs. Un air rythmé, genre funk, cuivres et violons. Le capitaine Loubet

fit l'effort d'afficher un semblant de sourire sur ses traits tirés. Un rictus glacé fendit son visage taillé au burin.

– Ça me fait penser à un truc que je regardais à la télé quand j'étais gamin, dit Agostini. Une série... mais je me souviens plus du titre.

– *La croisière s'amuse*, répliqua le capitaine.

Le lieutenant claqua des doigts.

– C'est ça.

Ils eurent droit à la version instrumentale jusqu'au vingt-troisième. La mélodie devenait embarrassante quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit enfin. Ils en sortirent pour fouler une moquette épaisse tapissant des offices spacieux équipés de matériel informatique de dernière génération. Les lumières de Lyon scintillaient dans de grandes baies vitrées derrière des haies de fausses plantes exotiques. L'agent de patrouille en tête, ils traversèrent plusieurs espaces de travail jusqu'à ce que ce dernier leur annonce d'un ton grave :

– On y est.

À environ cinq mètres devant eux se trouvait le corps inanimé d'un homme recroquevillé entre deux rangées de bureaux. Une large tache de sang s'étalait sur le sol, au niveau de son crâne. Ce qu'il en restait.

Les deux officiers sortirent leur smartphone et prirent des photos.

– Le type ne s'est pas cogné la tête après avoir glissé, commenta Agostini.

– Ça, c'est sûr, lâcha Loubet.

Ce dernier fixa le cadavre d'un regard vide, déconnecté. Cela dura cinq bonnes secondes, et il se ressaisit. La mort était un spectacle qui usait. À force, l'œil se ternissait, comme par contamination. Le fluide noir pénétrait l'iris jusqu'à l'envahir totalement. Et il ne restait des yeux que deux petits récipients sphériques qui s'emplissaient indéfiniment, au fil des jours et des enquêtes, de cette matière

que les médias ingurgitaient pour la vomir ensuite sur le paysage audiovisuel français, particulièrement friand de cette substance. Après quinze années de service à la criminelle, Loubet s'était détaché de ce processus, jusqu'à en être presque complètement immunisé. La mort ne parvenait plus à le surprendre. Quelle que soit l'apparence qu'elle revêtait. Contempler ce genre de scène était devenu une formalité à laquelle il se soumettait de manière mécanique. Ses yeux en avaient trop vu, ou pas assez. Loubet était ce qu'on appelait communément *un dur à cuire*. Un mètre quatre-vingt-quinze. Une armoire à glace comme on n'en faisait plus. Et un cœur blindé comme un coffre de banque. Cependant, derrière cette couche d'acier trempé, tout au fond de son âme, la lumière persistait. Là-dessous, il y avait un cœur bon et juste qui battait. Dans son regard délavé d'émotion, on pouvait entrevoir un éclat lointain, comme une étoile brillant aux confins de l'espace, et dont la lumière s'obstinait à éclairer l'obscurité terrifiante du vide. Le capitaine Bruno Loubet y croyait encore. C'était pour cela qu'il était devenu flic, vingt années plus tôt. Pour changer les choses, à son niveau. Faire de ce grand merdier un monde meilleur.

Le lieutenant Agostini se pencha pour prendre des photos en gros plan du corps, du crâne mutilé, des différentes traces de sang autour et sur la victime, du masque blême figé dans une expression saisissante de terreur, de la montre Piaget de luxe à son poignet gauche, de ses chaussures en cuir noir, de son costume italien impeccable.

– Est-ce qu'on a son identité ? demanda Loubet en détachant son regard du cadavre.

– Christophe Launel, répondit l'agent en lui tendant la carte d'accès aux bureaux de la victime. Il avait trente-huit ans.

– Il travaillait dans quelle boîte ?

- Il était cadre chez Valtis.
- Valtis ?
- Le groupe financier qui occupe cet étage de la tour.
- Tout l'étage ?

L'agent fit oui de la tête.

Loubet tira ses premières déductions :

– Cet homme est mort à la suite de coups répétés portés au moyen d'un objet contondant. Le tueur lui a délibérément fracassé le crâne, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y est allé de bon cœur.

– Une vengeance ? lança Agostini.

– Possible. Une histoire de cul, peut-être. Ou un contrat. L'état du corps et l'exécution en elle-même indiquent que l'auteur des faits était extrêmement déterminé. L'autopsie nous dira si... Excusez-moi...

Son smartphone vibrait quelque part dans sa parka. Agostini le regarda fouiller maladroitement dans ses poches et sortir de l'une d'elles son portable. Les sourcils du capitaine se froncèrent à la vue du nom qui s'affichait sur l'écran.

Alice. Son ex-femme.

Il prit l'appel et s'écarta de son équipier.

– Je suis sur une scène de crime. Qu'est-ce qui se passe ?

– Désolée de t'embêter. Léa n'est pas rentrée hier soir. Est-ce qu'elle t'a appelé ?

– Non.

Il s'éloigna un peu plus de ses collègues qui attendaient, non sans manifester une certaine curiosité pour sa discussion en sourdine.

– Elle a dû aller dormir chez Jade, continua son ex. Ou peut-être une escapade avec Jérémy, son nouveau petit copain.

– Jérémy ? Elle ne m'a pas parlé de ce garçon.

– Un camarade du conservatoire. Très gentil. Un peu bizarre. Mais gentil. Ils se voient depuis deux semaines, c'est tout récent. Ils se sont rencontrés dans un cours de solfège.

– Deux petites secondes, la coupa-t-il. Si je comprends bien, elle ne t'a pas informée de ce qu'elle faisait hier soir, ni avec qui elle était ?

– Tu connais Léa. Elle n'aime pas rendre des comptes.

– Son téléphone était sur messagerie quand tu as essayé de la joindre ?

– Oui. J'ai tenté de l'appeler trois fois... sa batterie est sans doute à plat.

Il regarda sa montre.

– Bon, écoute, je suis en plein travail. Je te rappelle vers dix, onze heures.

– D'accord.

– Tu me préviens tout de suite si elle se manifeste.

– Bien sûr.

Il termina l'appel et retourna vers ses collègues. Le lieutenant Agostini était en communication.

– Tout va bien, Bruno ? lui demanda-t-il en occultant le micro de son portable.

– Tout va bien. Que font les techniciens et la médico ?

– Ils seront là dans dix minutes.

– Très bien. On termine ici et on descend écouter l'agent d'entretien.

Dans l'ascenseur vers le rez-de-chaussée, la musique de *La Croisière s'amuse* n'avait plus rien d'amusant. Le capitaine Loubet ne l'entendait plus. À cet instant, il n'entendait plus rien d'autre que l'écho des mots de son ex-femme qui se répercutait contre les parois intérieures de son crâne.

Agostini sentait que quelque chose n'allait pas. Il voyait bien que son collègue s'efforçait de rester concentré, et son visage était froissé par une expression que le lieutenant n'avait encore jamais vue chez lui. Cela ressemblait à de la peur.

Ils sortirent de l'ascenseur.

– Est-ce que ça va, mon vieux ?

– Juste un petit souci de famille. Rien de grave.

Loubet reprit le pas derrière le policier de patrouille, laissant son lieutenant sur place avec pour seule réponse ce mensonge à peine dissimulé.

Les deux hommes travaillaient ensemble depuis trois ans et se fréquentaient hors boulot. L'amitié et l'entraide se génèrent naturellement entre flics, comme une sorte de bouclier, ou de talisman, protégeant le groupe dans les méandres de la criminalité, où la mort peut frapper à tout instant. Philippe Agostini avait débuté aux Stups. Un trentenaire plutôt petit de taille, sec comme une branche et affecté d'une calvitie précoce. Discret, solide et volontaire, le lieutenant incarnait pleinement ses fonctions. Les deux officiers étaient assez intimes pour se confier leurs problèmes personnels. Mais sur ce coup-là, Agostini préféra ne pas insister. Il sentait que la cuirasse de Loubet venait de se fissurer. Quelque chose de mauvais s'était insinué à l'intérieur. Et cette chose avait touché un point sensible.